

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Rue Bordeaux, Rosemont

Robert Baillie, *Chez Albert*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 162 p., 19,95 \$.

Adrien Thério

Number 80, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38667ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1995). Review of [Rue Bordeaux, Rosemont / Robert Baillie, *Chez Albert*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 162 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Rue Bordeaux, Rosemont

Portraits, tableaux et récits d'enfance.

RÉCIT

Adrien Thério

A PRÈS PLUSIEURS ROMANS RÉUSSIS, ROBERT BAILLIE a voulu se reposer un peu et retracer son enfance perdue dans le Vieux Rosemont. D'ordinaire, les gens qui font le récit de leur enfance commencent par l'an un ou deux ou trois, selon les souvenirs, et progressent peu à peu jusqu'au moment où le narrateur atteint l'âge de raison. Ici, l'ordre chronologique est peu important. La première partie s'intitule « *Devant un portrait de ma mère* », ce qui laisse entendre qu'il sera surtout question de la mère de l'auteur, avec des incursions du côté de la parenté. La deuxième s'appelle « *Chez Albert* » : on comprend qu'il s'agit cette fois du père. Le restaurateur que l'on voit sur la page couverture avec son grand tablier blanc, c'est bien le père de l'écrivain. Mais comment, dans des souvenirs d'enfance, faire le partage entre ce qui se rapporte à l'un ou à l'autre parent ? Même si le titre est un hommage au paternel, le livre rend en fait hommage autant à la mère et à d'autres personnages qui ont guidé les premières années du narrateur.

Je prends mes souvenirs à l'envol

Ce partage, dans le fond, est assez indifférent. Ainsi, dans la première partie, on rencontre le narrateur en quatrième année à l'école primaire alors que, dans la seconde, on le retrouve en train de faire ses premiers pas. On le voit, dans un des premiers chapitres, étendu en travers d'un lit avec son père dans la même position, et sa mère assise dans une chaise confortable, tous en train de regarder la télévision, alors que dans la deuxième partie, à la page 126 du livre, l'auteur nous apprend que la famille a été l'une des dernières de la rue Bordeaux dans le Vieux Rosemont à faire l'acquisition de cet appareil. On sait, par ailleurs, que ses parents, après leur mariage, ont vécu plusieurs années dans la maison des grands-parents paternels avant de déménager un jour dans un autre logement. À certains moments, le lecteur qui n'est pas assez attentif se demande si l'histoire qu'on nous raconte se passe chez les grands-parents ou dans le nouvel appartement. Le narrateur a l'air de nous dire : « *Je prends mes souvenirs à l'envol comme il me plaît, faites les raccordements comme il vous plaira.* » Bien. Ne nous méprenons pas cependant. Il ne s'agit pas d'un travail fait à la va- comme- je- te -pousse, au contraire. Les quinze chapitres du recueil sont tous bien ciselés et, à la fin, ils s'ajustent facilement ensemble. C'est là le secret du créateur.

Des portraits étonnants de réalisme

Ce qui me frappe surtout dans ce livre, ce sont les portraits des personnages principaux qui ont veillé sur les jeunes années du narrateur et les tableaux de la vie de famille ou à l'extérieur de ce cadre. Ils sont faits avec une habileté et une précision assez rares. Rappelons que l'auteur est enfant unique. Il sera donc l'objet d'attentions particulières de la

part de ses parents. Ses parents, cela veut dire évidemment son père et sa mère, mais aussi la grand-mère paternelle, le grand-père paternel ainsi qu'une tante aveugle, sœur de son père. Tous ces gens doubleront d'ardeur pour faire en sorte que cet être unique —, deux frères sont morts à la naissance — puisse grandir en âge et en sagesse. Les portraits sont parfois étonnants de réalisme et empreints d'une certaine poésie qui semble les transfigurer. Je devrais m'attarder au père et à la mère, car c'est d'abord à eux que le livre est dédié, mais pour ne pas trop m'étendre je traiterai d'un portrait et d'un tableau.

D'abord, la tante aveugle. Cette dernière n'était pas inactive, comme on le verra. Et c'est le neveu qui devint tout naturellement son guide. « *L'aveugle m'apprit le monde en le découvrant.* » « *J'appris à voir ce qui s'appelle voir à l'âge où la tante avait perdu la vue.* » « *Les obstacles, les bruits, les odeurs, les gens. Se sentir floué par la foule dans un désert d'objets morts...* » « *J'appris à décrire lieux et gens, à narrer avec exactitude des événements qu'elle ne pouvait voir et percevoir par elle-même.* » Et l'auteur de déclarer un peu plus loin :

Je dois à ces exercices répétés mes succès de composition française et mon orientation dans les lettres au collège. Qui sait si mes efforts et mes prétentions à l'égard de la littérature et du métier d'écrivain, je ne les lui dois pas aussi ?

La tante ne lui a pas révélé seulement les secrets de l'écriture. Elle faisait partie d'une chorale d'aveugles, et des organismes charitables offraient alors des billets de faveur aux membres de cette chorale pour les concerts que l'Orchestre symphonique de Montréal donnait en septembre sur le belvédère du mont Royal. C'est ainsi que le jeune homme apprit à connaître certains classiques. « *J'avais dix ou onze ans et Maurice Ravel me devenait aussi familier que Maurice Richard.* » Par ailleurs, certaines compagnies de théâtre réservaient des places aux aveugles même s'ils ne pouvaient rien voir sur la scène. C'est ainsi que vers le même âge, il put assister au *Partage de midi*, de Paul Claudel, au Rideau Vert. « *Je n'y ai rien compris mais le choc fut brutal.* » Après le théâtre, le cinéma. Apparemment, à cette époque, les aveugles avaient accès gratuitement à certaines salles. Et c'est là que l'auteur découvrit le grand écran. « *Là comme un peu plus tard, quand nous aurons la télévision, il me faudra redoubler d'habileté et d'attention, du sens de l'observation et de la rapidité de la formule descriptive pour agir auprès de ma tante en tant qu'interprète.* »

De là à dire que c'est la tante aveugle qui, malgré elle, l'a initié à toutes les formes d'art, il n'y a qu'un pas que l'auteur ne franchit pas. Il se souvient soudain que son père était excellent dessinateur. Et si je saute à la page 87, je constate que le père, qui avait délaissé la restauration pour devenir menuisier, semblait avoir un talent naturel pour la décoration et la création de beaux objets pour toutes sortes d'occasions. Dans ce travail d'artisan, nous dit-on, « *il frôlait la perfection.* »



Dans le chapitre « Le mariage des deux familles », l'auteur nous apprend aussi que, si son grand-père maternel était un conteur né, son père, qui s'entendait merveilleusement avec lui, semblait avoir un talent naturel lui aussi pour raconter des histoires osées. L'un et l'autre pratiquaient, paraît-il, l'ellipse avec une habileté consommée. Gloire soit donc au père autant qu'à la tante aveugle.

La fête du jour de l'An

C'est dans le même chapitre que l'auteur nous offre un des tableaux les plus réussis du livre : la fête du jour de l'An chez le grand-père Bidou, c'est-à-dire le grand-père maternel. C'est là que la famille se réunissait pour le repas de midi. Les invités étaient fort nombreux, car les dix enfants tous mariés s'amenaient avec leur progéniture. Le soir qui précédait la fête, on débarrassait la cuisine et le salon des meubles trop encombrants, pour dresser

une grande table qui tenait sur des chevalets. Des chaises pliantes servaient à asseoir le plus de monde possible.

[...]

À la première heure du jour J, c'est-à-dire pendant les messes qui libéraient la maison de ses occupants, on s'affairait à débarrasser les chambres. On démontait les lits et on sortait tout ce qui pouvait aller rejoindre le gros mobilier dans le hangar. On réservait une chambre et un lit pour y entasser les manteaux et les chapeaux de la parenté.

[...]

Comme la plupart des grosses familles procédaient un peu de la même façon, la rue Bordeaux et les rues avoisinantes devenaient impraticables.

Après la bénédiction paternelle, les vœux et les larmes, on fêtait. Chacun y allait de sa chanson : « Lily Marlene », « Prendre un verre de bière mon minou », etc. La bière et le « fort » aidant, les retrouvailles devenaient bruyantes. Je comprends l'auteur de nous dire que, chez le père Bidou, ce jour-là, « le temps était suspendu et le soleil restait accroché au-dessus de la passerelle ».

Des moments merveilleux

Je n'ai rien contre le titre du livre qui se défend, mais n'était-ce pas une occasion, pour l'auteur, de mettre la rue Bordeaux et le quartier Rosemont sur la carte littéraire du Québec ? Je ne sais si c'est parce qu'un jour un professeur de français, voulant se montrer malin, lui a prouvé que la rue Bordeaux n'existait pas : au coin d'une rue transversale, il avait bien fallu se rendre à l'évidence et constater qu'il s'agissait de « l'avenue De Bordeaux »...

Quoi qu'il en soit, parmi les récits d'enfance et de jeunesse que compte la littérature québécoise (il y en a des douzaines), *Chez Albert* est à ranger parmi les meilleurs. Il y a dans ce livre des moments merveilleux. C'est l'œuvre d'un conteur original qui manie la langue avec dextérité.

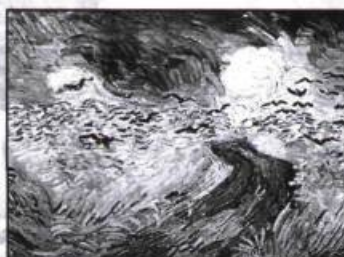


Yvon Rivard

Le Milieu du jour

330 pages • 24,95 \$

Écrite avec une sincérité impitoyable, dans une prose aussi simple que lumineuse, cette nouvelle version de l'éternel triangle amoureux donne un livre d'une vérité qui n'a d'égalé que sa beauté.



Yvon Rivard

Le Milieu du jour

Roman

Boréal



Boréal

Qui m'aime me lise.

Marie-Claire Blais



Soifs

320 pages • 24,95 \$

Une fresque de l'opulence et de la misère de l'Amérique. Marie-Claire Blais réussit à capter l'air du temps en cet âge apocalyptique et à le rendre dans une prose au fabuleux pouvoir d'évocation.



Marie-Claire Blais

Soifs

Roman

Boréal



Boréal

Qui m'aime me lise.